

RICHESSA OBLIGE

HANNELORE CAYRE

RICHESSSE OBLIGE

Roman



VOIR DE PRÈS

*Ce livre est composé avec le caractère
typographique Luciole conçu spécifiquement
pour les personnes malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la Déficience visuelle
et le studio typographies.fr.*

© Éditions Métailié, Paris, 2020.
© 2020, Voir de Près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-280-6

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

C'est dans la campagne sans lune, noir total, que je l'ai vu pour la première fois le lapin vert fluo, vert intense dans son champ abandonné, menant sa vie, indifférent à l'idée de son étrangeté, dans un halo brûlant, comme quand on ferme les yeux sur le souvenir de quelqu'un, signal dans la nuit noire, petit point.

Olivier Cadiot,
*Retour définitif et durable de
l'être aimé*

– Est-ce que tu crois que c'est une tenue correcte, ça, pour un enterrement ?

– Ben c'est mon plus beau survêt... Celui en velours ! Et toi, tu t'es vue ? On dirait... Mais, on s'en fout, non ?

Elle avait raison, Hildegarde, on s'en foutait. Nous avions l'air de deux shlagues, c'est vrai, mais quoi que nous choissions de porter, de toute façon, tout le monde nous regarderait de travers.

Il y avait Juliette, ma fille, en vert kaki, qui était dans sa période tenue de camouflage. Pistache

et Géranium, nos deux clébards hideux sans laisse ni collier avec des nœuds autour du cou. Hildegarde en survêtement noir en velours, donc, pour faire chic, avec des Nike noires taille 46 sur lesquelles elle avait dû passer un vague chiffon pour enlever la poussière. Et enfin moi avec mes nouvelles orthèses japonaises en titane qui me permettaient de me passer de mes béquilles. Pour le moment ma démarche ressemblait peu ou prou au pas de l'oie, mais ça s'améliorait de jour en jour. C'est sûr que tout ça détonnait au cimetière du Trocadéro, là où les de Rigny avaient leur caveau entre la famille Dassault et la famille Bouygues.

Vu que j'avais acheté l'encart le plus cher du *Figaro* pour annoncer en grande pompe le décès de tata, beaucoup de personnes étaient venues, mais aucune d'elles ne nous avait saluées. Mieux, il s'était créé entre ces gens et nous trois un vide, une sorte de cordon sanitaire qui leur permettait de s'isoler de notre infecte présence.

Qui étaient-ils tous ? Des copines de bridge ? Des gens qui enquillaient les événements mondains ? Des vioques venus célébrer la procrastination à mourir d'une de leurs idoles ? Aucune idée ! Huit mois que nous nous occupions d'Yvonne et nous n'avions jamais reçu la moindre visite dans son hôtel particulier à

part celles de son notaire et de son banquier. Je suis néanmoins sûre que c'est nous que sa disparition affectait le plus. C'est qu'on s'y était attachées, à la vieille, surtout vers la fin où elle débloquent au point de nous chanter toute la journée, on ne savait pourquoi, *Les Nuits d'une demoiselle* de Colette Renard :

*Je me fais sucer la friandise
Je me fais caresser le gardon
Je me fais empeser la chemise
Je me fais picorer le bonbon*

Ce qui, à quatre-vingt-dix-huit ans, vous l'avouerez, ne manque pas de panache.

Quoi qu'il en soit, cela faisait quatre jours maintenant qu'elle était décédée et que j'étais devenue riche. Inimaginablement riche. Du coup, parce que les riches sont toujours pressés, je n'avais pas que ça à faire, glander dans un cimetière. Notre avion partait dans six heures pour notre nouvelle maison sise les îles Vierges britanniques – paradis fiscal –, et lundi prochain, parce qu'il est toujours important de faire commencer la fin du monde un lundi, on se mettrait au travail.

Devant ce caveau que les fossoyeurs ne prenaient même plus la peine de sceller tellement les de Rigny tombaient comme des

mouches (six en moins d'un an tout de même), je pensais à notre ancêtre commun Auguste. Que son existence telle que je la chronique dans ces quelques pages soit ou non conforme à celle qu'il a vraiment vécue, que son caractère ait été tel que je le décris, n'a aucune importance.

Vous livrer ces quelques mois de la vie de cet attachant jeune homme toujours un peu à côté de la plaque est une façon de lui offrir la chair et l'immortalité qu'il mérite afin de le remercier du geste qu'il a accompli envers ma famille. *De l'extraire des ténèbres du passé et des abîmes du temps*, comme dirait Shakespeare. Il viendra ainsi rejoindre d'autres

compagnons fidèles qui n'existent peut-être pas dans la vraie vie, mais simplement dans ces romans du XIX^e siècle qui ont façonné ma réflexion politique et fait de moi ce que je suis.

*Saint-Germain-en-Laye,
18 janvier 1870*

Assis sur le rebord de son lit depuis plus d'une heure, Auguste observait fixement cette coûteuse nouveauté des Grands Magasins nommée *réveille-matin*, offerte par sa tante Clothilde pour ses vingt ans.

Parce que nous savons tous qu'il n'y aura jamais assez de coqs dans Paris pour vous tirer du sommeil, y avait-il écrit sur le petit carton malicieusement joint au paquet.

Il s'agissait d'une horloge insérée dans un boîtier ouvragé représentant des oiseaux de paradis. En contemplant cette invention, le jeune

homme songea tristement qu'à bien des égards celle-ci bouleverserait l'existence de tous les noctambules qui comme lui peinaient à se lever le matin. La chose se réglait de manière à ce que le déclenchement de la sonnerie se fasse à un moment déterminé. Outre celle des heures et des minutes, une aiguille spéciale qu'on fixait la veille au soir marquait l'heure du lever. Auguste avait placé celle-ci devant le chiffre 7, une heure avant celle indiquée sur sa convocation pour aller tirer au sort.

Cette fameuse échéance avait commencé à le hanter dès le mois d'octobre, après qu'il se fut présenté à la mairie pour le recensement de la